

La lettre au père Chantal Bonneau

Kafka a trente-six ans, il vit à Prague et envisage de se marier avec Julie Wohryzeck, une jeune secrétaire dont il est amoureux. Il parle de son projet à son père qui n'a que mépris pour la condition sociale de cette jeune fille et qui lui refuse son accord. Kafka furieux, blessé, écrit alors cette Lettre au père¹ (1919) qui restera dans les mémoires comme un témoignage autobiographique au même titre que *La métamorphose*² (1915) écrite quatre ans plus tôt. Comment lire Kafka dégagé de nos habituels modes de pensée, nos routines et nos préjugés ? Jacques-Alain Miller nous prévient : « Ah ! Ne lisez pas la Lettre au père si c'est pour la croire écrite par votre semblable. Elle fut écrite par quelqu'un ne ressemblant à personne, et qui fut le premier à se représenter sous la forme d'un cancrelat... »³ C'est donc cette voie que je vais tenter de suivre pour plonger dans un univers où les repères manquants sont pourtant mon fil rouge.

La lettre

Si une lettre arrive toujours à destination, comme l'écrit Lacan⁴, rien n'est plus équivoque que l'adresse, pourtant lisiblement écrite, que l'auteur lui confère. Certes, le père y est clairement convoqué, mais il semblerait qu'il ne l'ait jamais reçue, ou jamais lue. La vérité importe peu, puisque Kafka n'a jamais écrit que pour lui, assurément, et pour vous probablement, pour celles et ceux qui se feront lecteurs d'une parole impossible à dire virant à l'écriture pour parer à cette impossibilité même. À cette *vérité qui a valeur de fiction* nous sommes habitués, mais peu d'écrits sont aussi saisissants. Le texte est court, passionné, violent et agit comme une lame de fond déferlante qui nous brise sur les récifs d'une souffrance infinie. Le style, au-delà du contenu de la *Lettre*, est vigoureux, sans faiblesse ni imprécision. Il découpe au scalpel la figure d'un père monstrueux avec lequel, l'enfant dans l'homme qu'est Kafka, ne cesse de lutter. C'est un cri, un appel, une plainte, un aveu, un plaidoyer, un réquisitoire, une rébellion, une condamnation et un acquittement. Saisis par ce malentendu ravageant et féroce, qui est pourtant le lot commun des êtres humains aliénés à la parole et au langage, le père et le fils se livrent un combat sans merci dans la plus radicale des solitudes dont Kafka ne se relèvera pas.

C'est la peur qui d'emblée est évoquée. Pas une peur d'enfant coupable qui aurait commis une sottise mais une peur essentielle :

« Tu m'as demandé récemment pourquoi je prétends avoir peur de toi. Comme d'habitude, je n'ai rien su te répondre, en partie justement à cause de la peur que tu m'inspires. »⁵

Cette peur est sans médiation, elle est un bloc gelé qui touche à l'être du sujet le laissant dans un anéantissement absolu. J.-A. Miller dit que « C'est la terreur, "Schreck", un tremblement permanent du fond de l'être », ajoutant : « Mais la terreur dont il s'agit n'est pas l'effet de l'énoncé, elle est d'avant. Elle est même d'avant la vie. »⁶ Dès lors, puisque cette terreur le réduit au silence, il ne peut que passer par l'écriture pour interpeller le père là où il a une seule certitude dans sa vie : rien ni personne n'aura de prise sur son rapport à la lettre et à l'écriture.

¹ Kafka F., *Lettre au père*, Paris, Gallimard, folio 3625, 1957, p. 98.

² Kafka F., *La métamorphose*, Paris, Gallimard, folio 3374, 1989, p. 129.

³ Miller J.-A., « Kafka père et fils », *Le neveu de Lacan*, Paris, Verdier, 2003, p. 301.

⁴ Lacan J., « Le séminaire sur la "La lettre volée" », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 41.

⁵ Kafka F., *Lettre au père*, *op. cit.*, p. 9.

⁶ Miller J.-A., *Kafka père et fils*, *op. cit.*, p. 301.

Ni les amours ni les commandements paternels ne viendront entraver ce qui lui donne, chaque jour, le souffle nécessaire pour continuer à vivre malgré la maladie (il souffre de tuberculose et en mourra à quarante ans), les privations d'une époque difficile et les épreuves psychiques qui l'accablent.

Il ne gomme aucun événement de leur précaire relation et en dresse le tableau tel qu'il le ressent dans une répartition des rôles qui pose un cadre définitif. D'un côté un père tout puissant, régnant sur toute chose par l'arbitraire et le mépris et de l'autre, un fils incapable de répondre au désir du père et s'inscrivant dans une impuissance, une nullité et une culpabilité que rien ne peut amender. Une question peut se lire en filigrane dans la trame de la *Lettre* : « pourquoi père m'as-tu si peu aimé ? » Certes, il se défend de le lui reprocher mais quand son père lui dit : « je t'ai toujours aimé et quand même je me serais comporté extérieurement avec toi comme d'autres pères ont coutume de le faire, justement parce que je ne peux pas feindre comme d'autres »⁷, il s'autorisera une réplique qui, avec toutes les précautions d'usage, pointe le défaut du père dans cet usage du signifiant « feindre » qui, selon Kafka : « exprime de façon voilée le fait qu'il y a quelque chose d'anormal entre nous, quelque chose que tu as contribué à provoquer, mais sans qu'il y ait de ta faute. »

Malgré la précision des reproches adressés au père, Kafka s'emploie à adoucir le tableau en insistant sur l'absence de responsabilité tant du côté du père que du sien. L'Atè, ce destin cruel qui frappe Antigone, vient ici à l'esprit comme une malédiction qui frapperait le père et le fils et conduirait à l'impossible réalisation de son vœu exprimé dans la *Lettre* : « ...je te crois, moi aussi, absolument innocent de l'éloignement survenu entre nous. Mais absolument innocent, je le suis aussi. Si je pouvais t'amener à le reconnaître, il nous serait possible d'avoir [...] une espèce de paix, – d'arriver non pas à une suspension, mais à un adoucissement de tes éternels reproches. »⁸

Lacan nous rappelle que l'Atè n'est pas le malheur⁹, c'est le jugement des dieux implacables qui pousse inéluctablement le sujet vers son destin.

La culpabilité

Kafka est obsédé par la question de la faute. Il s'en accuse puis dans un retournement s'en dégage comme il en libère le père. Cependant, ses mouvements dans le discours n'atténuent pas la marque rouge de la culpabilité et de la honte qui le frappe dans son être. Inscrit dans la culture juive, Kafka reproche à son père une pratique du judaïsme timorée et conventionnelle. « Au fond, la loi qui gouvernait ta vie consistait à croire en la vérité absolue des opinions d'une certaine classe juive, ce qui revient à dire, puisque ces opinions faisaient partie de ta personne, à croire en toi-même. »¹⁰ Il se reproche à lui-même son peu d'engagement alors et note cependant que l'importance qu'il accordera ensuite à l'étude des textes et à sa judéité ne fera qu'accroître le fossé entre son père et lui, là où il aurait pu imaginer trouver un dernier lieu de rencontre.

La culpabilité « infinie » est sans doute le cœur même de cette dérélition qui le frappe. Celle qui n'apparaissait d'abord que dans la relation à deux, a peu à peu contaminé le monde environnant de Kafka, ne laissant plus de terre vierge pour y inscrire son être sous un autre signifiant.

« J'avais perdu toute confiance en moi, j'avais gagné en échange un infini sentiment de culpabilité (en souvenir de cette infinité, j'ai écrit justement un jour au sujet de quelqu'un : "Il craint que la honte ne lui survive "). »¹¹

⁷ Kafka F., *Lettre au père*, op. cit., p. 11.

⁸ Kafka F., *Ibid.*, p. 11.

⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 307.

¹⁰ Kafka F., *Lettre au père*, op. cit., p. 64.

¹¹ Kafka F., *Lettre au père*, op. cit., p. 59.

Cette citation de lui-même témoigne du nouage serré qui lie l'écrivain à l'homme. L'on se souvient que cette phrase mise dans la bouche de K., à la fin du livre *Le procès*, comportait un petit détail supplémentaire : « K. vit encore, tout près de son visage, les messieurs appuyés l'un contre l'autre, joue contre joue, qui regardaient s'accomplir la décision. "Comme un chien !" dit-il ; c'était comme si la honte devait lui survivre. »¹² Dans le bestiaire péjoratif où Kafka loge son être, du ver de terre au cancrelat, aucune humiliation n'est à la hauteur du mépris dans lequel il se tient.

J.-A. Miller commente ce passage ainsi : « Ah ! Cette honte d'outre-tombe, ce n'est pas la bonne petite honte des familles, commencement du savoir-vivre. C'est l'affect d'un impensable sujet, vacillant sur un bord d'entre deux-morts. »¹³

Ce « bord d'entre deux-morts » vient inscrire dans nos mémoires le destin funeste du héros de la tragédie grecque qui, comme l'écrit Lacan : « [...] participe toujours de l'isolement, il est toujours hors des limites, toujours en flèche, et par conséquent, arraché par quelque côté à la structure. »¹⁴

La culpabilité et la honte habitent Kafka de telle sorte que le châtiment précède la faute : « On se trouvait en quelque sorte déjà puni avant de savoir qu'on avait fait quelque chose de mal. »¹⁵ Dès lors, rien n'échappe à la toute puissance paternelle. Son image s'étendant sur la carte du monde en est l'expression. À la puissance, la force et la vitalité de son père, il ne peut opposer que retenue, timidité et fragilité d'un corps : « maigre, chétif, étroit. »¹⁶ J.-A. Miller parle d'un « doute hyperbolique » qui se caractérise ainsi : « C'est le doute sans fond de qui s'éprouve non seulement comme le parasite de son père, mais comme un défaut dans la pureté du non-être. »¹⁷

Kafka et les femmes

Si tout oppose Kafka à son père, il demeure un point qui aurait pu faire lien entre les deux hommes. Hermann Kafka souhaite que son fils se marie et Kafka en exprime le désir. Pourtant, l'objet même de cette lettre, celui mis en avant, inscrit en faux le discours de chacun d'eux. En effet, aucune femme ne semble répondre au désir du père, en particulier Julie, et toutes les femmes représentent un danger mortel pour Kafka. S'il se déclare « inapte au mariage » c'est en raison de l'exemple même du père : « Tels que nous sommes, le mariage m'est interdit parce qu'il est ton domaine le plus personnel. »¹⁸ Pourtant parmi les raisons invoquées, il en est qui paraissent avoir jouées un rôle plus déterminant que celles de l'influence du père.

Kafka aime les femmes et surtout les jeunes filles. Elles représentent la pureté, la confiance qu'il peut accorder, mais sa terreur du sexe féminin en fait une menace permanente. Toute sa vie, il s'emploiera à les séduire et à prolonger indéfiniment le temps de l'attente, se contentant de jouir de la caresse d'un bras, de la douceur d'une peau, de l'envoûtement d'un regard. Cependant, le mariage reste son but, il connaît ses limites et l'idée même le rend malade : « à l'instant même où je décide de me marier, je ne peux plus dormir, j'ai la tête en feu jour et nuit, ce n'est plus une vie, je suis désespérément ballotté de tous côtés. » Il ne renonce pas mais s'obstine, jusqu'à sombrer dans l'hypocondrie et attribuer les premiers signes de sa tuberculose au choix forcé du mariage. C'est qu'il « lui est nécessaire », comme le dit J.-A. Miller, pour se faire l'égal du père. Il est donc pris dans un impossible choix et se représente le mariage comme une prison. « Il en va comme un prisonnier qui a l'intention de s'évader, ce

¹² Kafka F., *Le procès*, Paris, LGF, 2001, p. 257.

¹³ Miller J.-A., *Kafka père et fils*, op. cit., p. 301.

¹⁴ Lacan J., *L'éthique de la psychanalyse*, op. cit., p. 316.

¹⁵ Kafka F., *Lettre au père*, op. cit., p. 31-32.

¹⁶ Kafka F., *Lettre au père*, op. cit., p. 18.

¹⁷ Miller J.-A., *Kafka père et fils*, op. cit., p. 302.

¹⁸ Kafka F., *La lettre au père*, op. cit., p. 90.

qui serait peut-être réalisable, mais projette aussi, et ceci en même temps, de transformer la prison en château de plaisance à son propre usage. Mais s'il veut s'évader, il ne peut pas entreprendre la transformation, et s'il l'entreprend, il ne peut pas s'évader. »¹⁹ Ne pas pouvoir choisir le poursuit jusque dans les plus petits détails de sa vie et témoigne de ce doute « hyperbolique » qui ne ressemble à rien, ni au doute du névrosé obsessionnel ni au doute méthodique de Descartes²⁰.

Kafka écrivain

Écrire est pour Kafka de l'ordre de la nécessité. Il n'a pas le choix. Il écrit d'ailleurs à son ami, Oskar Pollack, le 9 novembre 1903, cette phrase devenue célèbre : « Dieu ne veut pas que j'écrive; mais moi je dois. » qui se poursuit ainsi : « C'est donc une éternelle montée et une éternelle descente, mais finalement Dieu est le plus fort et il en résulte plus de malheur que tu ne peux l'imaginer. »²¹ Cet impératif auquel il se soumet, est aussi celui qui le soutient là où l'image du père l'accable. Dans son journal il confie plus tard, le 12 février 1913, que sa famille a bien perçu le contenu autobiographique de son œuvre. Il ne s'en cachait pas et avait même eu l'idée de donner comme titre à son œuvre : « Une tentative d'évasion hors de la sphère paternelle ». On ne pouvait être plus clair !

Kafka écrit en allemand, la langue de sa mère, mais il est dans la langue comme un « invité », tiraillé entre ses racines tchèques, par son père et le yiddish qu'il s'emploie à apprendre. Il considère plutôt « qu'il dispose d'une langue provisoirement prêtée, sur laquelle il n'a par conséquent à faire valoir ni droits spéciaux, ni titre légitime de propriété. »²²

Ces remarques sur la langue peuvent, peut-être, éclairer ses dernières volontés exprimées dans une lettre testamentaire à son ami Max Brod dans laquelle il lui demandait que tout soit brûlé sans être lu. Il fit la même demande à sa dernière compagne, Dora Diamant, mais ni l'un ni l'autre ne la respectèrent. Sans doute Kafka n'ignorait-il pas qu'en faisant cette demande aux deux êtres qui l'aimaient le plus et qui vénéraient son œuvre, il y avait peu de chances que sa volonté soit réalisée. Se retrouve ici l'ambivalence de l'écrivain qui écrit « pour chasser dans une autre direction l'odeur du cadavre » mais aspire, toutefois, à laisser une trace de son existence même ramenée à la simple inscription d'une lettre : K.

Kafka, un auteur contemporain

Kafka est considéré comme un des plus grands auteurs contemporains. Sollers en fait un compagnon de Cervantès. « Il faut lire Cervantès et Kafka *ensemble*. Kafka est du Cervantès accéléré. »²³ Comme Cervantès, il peut occuper toutes les places, mais l'épopée de Don Quichotte se déroule dans un temps qui n'est pas le sien, trop lent, trop déployé. Il est dans la vitesse, la fulgurance de l'écriture qui s'impose (*Le verdict* écrit en une nuit) et le désespoir sans limites. Il reste ce « déclencheur automatique de perturbations d'identités » comme Ph. Sollers l'écrit et l'on ne sort pas indemne de sa lecture. Il est d'avant les théories qui font du lecteur l'auteur du livre parce qu'il est lui-même un lecteur passionné. Don Quichotte est considéré comme la première œuvre moderne, qui rejette le formalisme antérieur pour ouvrir la voie à une création unique, inséparable de l'auteur qui est seul maître de son œuvre. En cela Kafka est bien celui qui accompagne Cervantès sur le chemin d'une solitude toujours plus grande, où le héros demeure étranger à lui-même comme au monde, dans une transformation effrayante qui n'ouvre la voie à aucune compassion.

Quand j'ai proposé de faire un commentaire de la *Lettre au père*, j'ignorais que Christine Angot allait en faire une lecture au théâtre Sorano, à Toulouse, en présence de J.-A. Miller qui

¹⁹ Kafka F., *Ibid.*, p. 89.

²⁰ Miller J.-A., *Kafka père et fils*, op. cit., p. 302.

²¹ Robert M., *Seul, comme Franz Kafka*, Paris, Calmann-Lévy, 1979, 237, p.58.

²² Robert M., *ibid.*, p. 61.

²³ Sollers Ph., « Kafka tout seul », *La guerre du goût*, Paris, Gallimard, 1996, p. 385.

fit lui-même une intervention sur le livre de Christine Angot, *Une semaine de vacances*. Ce rapprochement entre deux textes, aussi éloignés dans leur écriture et dans leur style, conduit J.-A. Miller à la même conclusion : « Nous n'en pouvons plus du père ».²⁴ Si la littérature est un Nom-du-Père pour Kafka, comme l'écrit J.-A. Miller dans *Le neveu de Lacan*, en ce qu'elle ordonne son monde et le soutient dans la vie, le temps du père de l'Œdipe est dépassé. Kafka cherche à sa façon à se passer du père, il invente sa solution qui n'est pas d'apaisement mais reste une aide « contre », contre la mélancolie, la persécution et l'angoisse. Il nous entraîne dans des univers improbables, des mondes où les noms propres disparaissent au profit des fonctions, dans une fluidité des identités qui déroute. Ce mouvement liquide où l'impensable existe est d'aujourd'hui. Ce n'est pas « La famille à l'envers » que Kafka a rencontrée, c'est « la famille en négatif » comme il l'écrit, celle que le père lui rend insupportable. En cela, il nous enseigne sur le poids de l'histoire, des souvenirs infantiles et des constructions fictionnelles qui, avec ou sans le Nom-du-Père, font le sujet irrémédiablement seul dans la multitude bruyante qui est atemporelle.

²⁴ Miller J.-A., « Nous n'en pouvons plus du père ! » Lacan Quotidien n°317, vendredi 26 avril 2013.